

TRANSCRIPTION

Souvenirs de Rezéennes et Rezéens sur les bombardements de 1943

« Mes souvenirs d'enfance tout petit, j'en ai... Une qui m'a marquée. Je devais avoir 5 ans, c'est quand les Allemands ont détruit Nantes. Nous, à l'époque, on avait une cour. Et pour aller sur ce commun, il fallait traverser un espace d'un mètre de chaque côté. C'était des fossés à l'époque. Et après on entrait. Et je me souviens de mon grand-père me tenant dans ses bras, me disant : « Regarde là-bas », l'immense incendie qu'on voyait, « tu vois, y'a plus de ville ». J'avais 5 ans, mais ça m'a marquée. »

« Je me souviens pas de l'arrivée des Allemands. Je me souviens à partir des bombardements de 43. »

« ONDE DE CHOC : Les Rezéens se souviennent des bombardements de 1943 »

« Pour moi il y a eu une grosse coupure, c'est les bombardements de 1943. Ce bombardement du 16 septembre 1943, qui a causé des dégâts qu'on considérait à l'époque comme irrémédiables. Le centre de la ville a été énormément touché, le port aussi. C'était par des bombardiers américains qui volaient à haute altitude, alors que les Nantais circulaient, c'était un beau ciel de septembre. Il a fallu attendre les premières bombes pour que les Nantais se réfugient. Donc ça a été un vrai massacre.

On peut guère le pardonner aux Américains de l'époque. D'un autre côté, les Français ont été bien inconscients de penser qu'il n'y aurait pas de dommages collatéraux à 500 mètres du port. Les dégâts collatéraux ont été énormes et là, la vie a radicalement changé à Nantes.

Surtout que huit jours plus tard, il y a eu deux autres bombardements qui ont parachevé ce qui avait été commencé huit jours avant. Alors là, il y a eu un basculement complet de la vie à Nantes. Nantes, qui avait conservé une vie active jusqu'à ces bombardements. Malgré quelques bombardements, mais qui n'avaient touché que des quartiers périphériques. Il y avait un certain nombre de bombardements et de morts, mais enfin les Nantais ne se sentaient pas vraiment visés, croyaient que c'était plus ou moins par erreur, pensaient que le fait d'avoir eu cinquante otages tués lors de l'assassinat du commandant Hotz leur garantissait un statut de ville privilégiée, comme de ville-martyre.

Mais quand il s'est agi de bombarder le port de Nantes, ce qui pouvait faciliter l'occupation par les Allemands, ça n'a plus servi à rien. »

Bruit d'ondes sonores

« Ce qui a été réel, c'est ce que nous avons subi, c'était les bombes qui tombaient. Surtout là, sur Trentemoult, c'était pas forcément Trentemoult, c'était Chantenay, c'était en face, de l'autre côté de la Loire. On a vu de l'autre côté de la Loire des bateaux coupés en deux. On a vu les chantiers en feu de l'autre côté alors que nous, on était à peu près préservés. »

- ***Rezé, ça ressemblait à quoi au moment des bombardements ?***

« Y'avait des fumigènes, des bidons qu'ils mettaient dans les fossés. Et ils les perçaient pour masquer les habitations pour les avions. Y'avait des tonneaux. Et il y en avait un où est la mairie maintenant qu'avait été percé. Et c'est à ce moment-là que les bombes sont tombées. Sur Rezé, y'a eu des morts, mais je sais pas dire combien. J'en ai pas fait le recensement. Ça pourrait se faire. »

« Y'a deux bombes qui sont tombées sur le bourg de Rezé. Et une sur le bureau actuel du maire de Rezé. Et une autre sur la station Fina. C'était un entrepreneur de maçonnerie qui était là, qui avait construit un abri. Il se retrouvait à être un cousin à moi. Y'a eu la sirène. Il est allé pour rentrer dans son abri avec son secrétaire et son comptable. Des trois, on a retrouvé la secrétaire coupée en deux ; de lui, une mèche de cheveux et un portefeuille ; et du comptable, je m'en rappelle plus exactement. Mais je vois très bien les trois cercueils, dans leur maison. »

« On les a retrouvés les pauvres gens, en morceaux dans les arbres. C'était tout ce qu'il y avait de plus pénible. Monsieur Marchais, on l'a retrouvé dans le jardin, où est Francis, où est Rosanne. On la retrouvé, moi je l'ai vu... J'en ai une vision tout le temps. Ils l'ont apporté à la mairie de Rezé dans un torchon. Comme ça, tout plein de sang. C'était au moment de la communion. Sa femme arrivait avec son petit garçon venu chercher son habit de communion. Et on venait de monter son mari en morceaux. C'était terrible, terrible. »

Bruit de raids aériens

« Je me rappelle, avec mon père, on venait de vendanger une vigne à un voisin, à Saint-Aignan de Grand-Lieu. Au moment des bombardements, on se trouvait à la borne 7. Et il y a une bombe qui est tombée peut-être 100 mètres derrière nous, qui a coupé la route. Et je revois toujours mon père, à la tête du cheval, sur le milieu de la route. Nous on a pas eu de blessés, mais ce jour-là, ils en parlaient même la semaine dernière sur le journal, y'avait eu cinq morts au Chaffaud [PHON], qu'étaient des vendangeurs. Mais ça c'est resté là, je revois la photo. J'avais huit ans à l'époque, j'étais à plat-ventre dans le fossé. Avec d'autres personnes parce qu'il y avait pas d'autres moyens de transport. On montait dans la charrette quand on avait fini les vendanges. Et le cheval ramenait tout le monde. Là, c'est comme si c'était hier. C'est photographié ! »

« On était dans les vignes. Je crois qu'on était à vendanger. Et on était cachés sous les vignes. Moi je vendangeais pas, mais j'assistais. Et on était cachés sous les vignes pour pas que les avions nous voient. Et après, y'a une voisine qui nous a appelés, qu'habitait à côté. Et tout le monde était rassemblé, priait, priait n'importe comment, n'importe quoi... de peur. »

« Nous étions dans la vigne de nos voisins, de monsieur Rontard, quand on a entendu les bombes tomber. Après l'alerte, on est allé dans une..., voir où était tombée la bombe. Je crois que c'était sous la rue, dans la rue Henri Barbusse, dans la rue Emile Zola. Et quand on est arrivé à cette maison, il y avait un camion qui s'en allait avec des corps, des morts hein. Il y avait le sang qui coulait du camion, là ça nous a quand même beaucoup traumatisés.

On avait cinq ans. Là, mon père étant parti, ma mère ayant repris son travail à l'hôpital Saint-Jacques, elle a décidé de nous envoyer dans son pays, à Plescop, à côté de Vannes. »

- ***Vous étiez où à ce moment-là ?***

« J'étais au carrefour de la Butte-de-Praud, chez Monsieur Guyot [PHON] à l'époque.

C'était donc un dimanche midi. Je me rappelle plus ce que j'avais été faire. Mes parents avaient dû m'envoyer faire une commission ou quelque chose comme ça. Quand je suis redescendu, ce qui était à l'époque la route du Pont-Saint-Martin, qui est la rue du Chêne-Creux, à mi-chemin, y'avait des branches d'arbres de cassées, de la terre en travers de la route. Et au Chêne-Creux, il y avait une maison qui était défoncée. Et en arrivant presque chez nous, il y avait des grands arbres, des frênes, les branches étaient cassées, la terre à travers la route. Et quand je suis rentré dans la maison, mes parents étaient blottis sous le tombereau. Mes parents s'en servaient pour rouler les différents matériaux de l'exploitation. Je les ai appelés et je savais plus où ils étaient ! Je me suis retrouvé un moment seul dans la cour et la maison. Et quand j'ai vu qu'ils n'étaient pas dans la maison, je les ai appelés. Ils étaient terrorisés, la bombe était tombée à trente mètres ! Oh oui, il y avait un trou de dix mètres de profondeur par dix-douze mètres de largeur. »

- ***À quoi ressemblait le quartier de Chêne-Creux après les bombardements ?***

« La ferme de la Houssais était remplie de trous. Il devait y avoir quelque chose comme trente-deux bombes. Y'en avait partout, dans les prés, dans les champs, c'était une catastrophe. Nous, mes parents avaient des châssis maraîchers, on a retrouvé des piles de châssis qui faisaient 1,20 m de haut, les blocs de pierre étaient tombés dessus, tout était écrasé. Ils ont tout perdu ! Ils ont tout perdu à l'époque, ça a été une catastrophe. Ça a été un coup dur pour eux. Ça m'a marqué quand même. »

Ambiance sonore

« J'étais chez l'ophtalmo parce que j'avais un défaut de naissance : j'avais pas de glande lacrymale qui marchait. Alors ils m'ont percé le nez pour que la seule glande lacrymale qui marche, elle y allait les deux yeux. Et comme ça faisait très mal, le docteur avait dit : « je t'offrirai un camion de pompier ». He bien, vous avez pas connu le Grand-Bazar, rue du Calvaire. Il a eu le temps de faire mon intervention, mais le camion de pompier, il a disparu avec le Grand-Bazar lors du bombardement. On s'est retrouvé avec ma mère à Vertou, pleins de poussière, on sait pas comment on est arrivés là-bas. On a jamais su comment on est arrivés là-bas. On était Place-Royale. C'était infernal, hein ! On voyait les maisons partout qui tombaient, la poussière ! »

- ***Vous avez déambulé jusqu'à Vertou sans vous en rendre compte ?***

« Je peux pas vous dire. On s'est retrouvés en gare de Vertou. Ma mère toute désespérée. Pis, moi, avec mon pansement. »

- ***Vous aviez quel âge ?***

« 13 ans. »

« Moi, je n'y étais pas. Ma sœur y était. Elle travaillait rue Crébillon, là où elle avait commencé son travail elle aussi. Elle est sortie de cet atelier, tout était tombé, il y avait des gens qui étaient morts, enfin non, c'était horrible. Elle a été traumatisée pendant un bon moment. Si bien qu'elle a arrêté de travailler parce que bon, c'était fini. Et elle est partie en Bretagne pendant quelques temps pour se remettre.

Et moi, j'étais à Trentemoult. J'étais toujours place de la Bascule. On entendait siffler les trucs au-dessus de nous. Ça a pas été marrant. Ça a été dur. »

« On en a vu d'autres... des chevaux crevés ! Le ventre en l'air, les pattes en l'air. Sur la place du Commerce. Parce qu'il y avait pas de voiture, c'était les chevaux. C'était les taxis. C'est ça qui m'a fait... Oh la la ! La ville de Nantes ! Et puis c'était le feu. Pendant un mois le feu, vous vous rendez compte ? Et puis c'était partout. »

Bruits de raids aériens

« Dame, je m'en souviens ! Le 16 septembre, avec des camarades, on avait décidé d'aller chez Beaufreton, un libraire, qui vendait des livres d'occasion, un peu comme Durance. Il était au premier étage du passage Pommeraye. On allait chercher nos livres pour l'année. Et après on est allé au cinéma Katorza et ils jouaient Monsieur La Souris.

On est sorti lorsqu'il y a eu l'alerte. Le groupe de 6 ou 7 s'est divisé en deux. Il y en a trois qui ont descendu la rue Crébillon, qu'on avait perdus. Et nous, on est descendu, pourquoi on est descendu par la rue Jean-Jacques Rousseau, j'en sais rien ! Y'en a un qu'à dû partir de ce côté-là, l'autre qui a suivi. Coutant [PHON], Laumasse [PHON] et Guitton ils se sont retrouvés place Royale. Et dame, là ! Volatilisés !

Et nous, intacts du côté de la Petite Hollande. Alors ça, je me souviens bien du 16 septembre.

Et du 23 aussi. Parce que le 23, on était en train de déménager un buraliste de la rue Louis-Blanc avec des chevaux et tout ça, une carriole. Et il y a eu le bombardement des chantiers, on s'était réfugiés sous les travées du Pont Haudaudine. Et on voyait les bombes qui tombaient dans l'eau. J'aime autant vous dire qu'il y a eu des poissons qui ont pu être récupérés ce jour-là. Voilà pour moi les bombardements. Je sais pas pourquoi... on aurait pu y rester ! J'ai eu un autre copain qui avait été opéré de l'appendicite, et comme c'était tombé sur l'Hôtel-Dieu, en plein où c'est reconstruit maintenant. He bien, il a réussi à se trainer, il a passé le Pont de la Madeleine, la rue Grande-Biesse, la rue de Petite-Biesse et il est mort au bout de son sang rue de Vertais. Marcel Joly [PHON]. Ben oui. »

« On était pas loin de l'Hôtel-Dieu. Il y avait plein de bâtiments et chaque bâtiment avait sur le toit, une Croix-Rouge. On s'est dit « nous, au moins, on est à l'abri ». Les bombes sont tombées sur l'hôpital, incroyable, un massacre !

Et quand on est ressorti, un petit moment après, on a vu, oh ! un instant, qui m'est resté quand même : « y'en a un qui pique ! ». Non, ils étaient à 10000 mètres. C'est une bombe qui est passée ! Et ça a brûlé pendant huit jours. C'était Peugeot à l'époque. Maintenant, c'est les bureaux de l'hôpital. »

Extrait d'un reportage d'actualités de la guerre en anglais

« J'ai eu deux familles entières qui ont été tuées. Une à Nantes et l'autre à Basse-Goulaine. Une seule bombe qu'a tombé [sur Basse-Goulaine], comme ça, en plein champs, c'étaient mes cousins germains. Il paraît que mon cousin, il avait 25 ans, il a vu un avion arriver, il a dit « c'est pour nous ! ». Il a été tué devant sa porte et toute sa famille a été tuée, cinq personnes. Y'avait sa belle-mère, et pis y'avait son beau-père, mais il était mort. Alors, y'avait sa femme, ça faisait neuf jours qu'elle venait d'accoucher, elle avait une belle petite fille, ils devaient la baptiser le lendemain. Et une chance sur mille, elle avait pris sa petite fille dans ses bras, pour la faire téter. Et puis la bombe a tombé et l'armoire a tombé sur le lit, où qu'elle était en train de faire boire sa petite fille. Alors elles ont été sauvées toutes les deux.

Elle qu'a été sauvée, il paraît qu'elle en a encore quelque chose de reste. Pis sa mère a été tuée, sa mère, qu'était là, son mari. Surtout qu'il y a dix mois qu'ils étaient mariés.

Et il y avait deux personnes de Saint-Sébastien, d'à côté, qui avaient peur que leur maison soit bombardée. Alors ils sont venus chez eux, c'était des amis, croyant que c'était dans la campagne, que ça aurait jamais rien eu, pis total fait, ils ont été tués tous les deux.

Mon amie justement, qu'a été pris par les Allemands, elle a été bombardée à Doulon, leur maison complètement rasée. Alors, comme j'étais bien amie avec elle, comme j'habitais Basse-Goulaine, je lui ai dit « t'as pu de maison, ben t'en fais pas, je vais t'en trouver une à Basse-Goulaine ». J'ai trouvé dans une ferme des gens, et ils sont restés tout le temps de la guerre là-bas. »

« Oh la la ! Si on avait peur, les bombardements ! On allait se cacher dans les prés, là. On allait se mettre dans les fossés. On avait une peur terrible des bombardements. »

« Y'avait un simili abri, sur la place, qu'avait été construit. Y'avait qu'avaient creusé, pour essayer de se mettre... Mais ici, non. Mais mon oncle, s'il avait pas essayé de se mettre dans son abri... Y'avait pas d'immeuble, y'avait pas de cave d'immeuble, donc quoi faire comme abri ? Y'a pas de cave ici. Toutes les maisons sont de plain-pied. »

- *Sur la place Édouard-Macé, comment ils ont fait ça ?*

« Ils avaient creusé, ils ont mis des tôles et ils ont mis de la terre par-dessus. Je sais pas s'il y a eu beaucoup de monde à aller dedans. Mais je me souviens bien du trou pour descendre dedans, quand je suis revenue après la guerre, en 44. »

- *Au moment des alertes, vous faisiez quoi ?*

« On restait dans la maison. Qu'est ce que vous voulez, on restait chez nous. De toute façon, quoi faire : dans le jardin ? dans l'abri ? dans quoi ? De toute façon y'avait pas d'abri ici. Dans le bourg, y'avait pas d'abri, ça sûrement pas. Même pas à la mairie. C'est pour ça que la dernière fois, le 23 septembre, ils m'ont retrouvée coincée entre un buffet et un mur, tellement j'avais peur. C'est pour ça que ma mère est partie. »

Bruit de sirènes d'alarme

« On a connu un peu les bombardements. Un peu parce que, une vieille fille qui habitait en face, dès qu'elle entendait les sirènes, elle venait chez nous, et on se cachait. On se cachait bizarrement parce que c'était en dessous les escaliers. Je pense que s'il y avait eu une bombe qui serait tombée... Mais j'ai pas connu trop parce que quand mon père a vu que ça tournait mal, il a dit, quand même, je vais protéger ma famille. Et on est partis sur l'île d'Yeu, nous. »

« Le jour où nous avons déménagé pour partir sur Bouaye, il y a eu une alerte. Il a fallu qu'on aille se réfugier dans les prés, dans les champs avant de partir. Le déménagement se faisait en charrette avec un cheval. C'était pas autre chose. Et en allant dans les champs, on se mettait dans les fossés pour essayer de se garantir. Maman me poussait, me poussait toujours dans le fossé. Mais elle se rendait pas compte qu'elle me poussait dans les orties. Alors là je criais, je pleurais, j'hurlais. Elle croyait que c'était parce que j'avais peur. Mais pas du tout, c'était parce que les orties me piquaient très sérieusement. »

Bruit de bombardements et de raids aériens Extrait d'un reportage d'actualités de la guerre en anglais

« Maintenant, quand il y a les sirènes – ils les mettent tous les mois – j'ai mal dans le ventre, ça me fait quelque chose. On en a entendu tellement ! Parce que quand on était à la Morinière, il y en avait encore. Y'en avait moins. Mais quand même, la nuit fallait se lever pour s'en aller se cacher. On restait pas à la maison. Parce qu'on avait toujours peur que la maison nous écroule sur la tête.

Alors on s'en allait dans les champs. Avec une bassine sur la tête, ou une casserole, pour les éclats. Tout le coin, tout le quartier, tout le monde partait. On allait en dessous un pont, nous. On allait toute une équipe, en se sauvant, en courant. Avec notre bassine. On aurait dû être photographiés en ce temps-là.

Et quand c'était le jour, on les voyait, les bombes qui tombaient, dans le soleil, ça brillait, on disait « Mon dieu ! ». Parce qu'ils faisaient de biais, comme ça... « Oh ça y est, ils tombent sur nous ». Alors, le ventre... On les voyait d'en dessous le pont, c'était quelque chose.

C'était tout ça. Mais moi j'y pense tout le temps. Par moment, quand ça arrive les dates, je m'en rappelle toujours. Surtout le 16 septembre, le grand, grand bombardement de Nantes. Le 16 et le 23. »

Extrait d'un reportage d'actualités de la guerre en anglais



**C'était "Onde de choc", une création sonore de Cécile Liège - Le Sonographe,
en collaboration avec les archives municipales de Rezé**

Avec - par ordre d'apparition - les voix de :

*Jacqueline Normand, Gisèle Lecoq, Maurice Savariau,
Ginette Blandin, Charlotte Talet, René Pineau,
Guy Le Floch, Louis Heurtin, Marcel Naud,
Armelle Hélias, Simone Leray, Joachim Corbineau,
Hubert Le Gohébel et Marcelle Le Floch.*

Musique : Oswaldo Cibils et Peter Rudenko